



**IdeAs**

Idées d'Amérique

10 | Automne 2017 / Hiver 2018

États-Unis / Cuba : une nouvelle donne ?

---

Rafael Rojas, *Traductores de la utopía. La Revolución cubana y la nueva izquierda de Nueva York (Fighting over Fidel. The New York Intellectuals and the Cuban Revolution)*

Mexico, FCE (Princeton UP), 2016 (2015), 279 p.(312 p.)

Alvar De La Llosa

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/ideas/2184>

DOI : 10.4000/ideas.2184

ISSN : 1950-5701

**Éditeur**

Institut des Amériques

**Référence électronique**

Alvar De La Llosa, « Rafael Rojas, *Traductores de la utopía. La Revolución cubana y la nueva izquierda de Nueva York (Fighting over Fidel. The New York Intellectuals and the Cuban Revolution)* », *IdeAs* [En ligne], 10 | Automne 2017 / Hiver 2018, mis en ligne le 18 décembre 2017, consulté le 23 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/ideas/2184> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ideas.2184>

---

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2020.



IdeAs – Idées d'Amérique est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

---

# Rafael Rojas, *Traductores de la utopía. La Revolución cubana y la nueva izquierda de Nueva York (Fighting over Fidel. The New York Intellectuals and the Cuban Revolution)*

Mexico, FCE (Princeton UP), 2016 (2015), 279 p.(312 p.)

Alvar De La Llosa

---

## RÉFÉRENCE

Rafael Rojas, *Traductores de la utopía. La Revolución cubana y la nueva izquierda de Nueva York (Fighting over Fidel. The New York Intellectuals and the Cuban Revolution)* Mexico, FCE (Princeton UP), 2016 (2015), 279 p.(312 p.)

- 1 Rafael Rojas est plus connu de ce côté de l'Atlantique pour ses articles dans le journal *El País* (Madrid), où il développe une vision très libérale des événements cubains, mais les *cubanistes* et autres « *cubanologues* » reconnaissent en lui un spécialiste de l'histoire cubaine. Licencié de l'université de La Havane, docteur par le Colegio de México, c'est avec intérêt qu'on lit cet auteur qui a généralement basé sa recherche sur les archives et a publié plus de quinze ouvrages sur l'histoire de Cuba et du Mexique, même si la pensée libérale est un prisme qui parfois brouille la lecture des événements passés, comme dans le cas de *Las repúblicas de aire. Utopía y desencanto en la Revolución de Hispanoamérica* (Madrid, Taurus, 2009) où il s'adonne à une relecture pas toujours crédible parce qu'anachronique des mentalités des guerres d'indépendances.
- 2 Ceux qui en France se sont arrêtés à *La lune et le caudillo*, apprécieront la grande différence avec l'ouvrage de Rojas qui est le produit d'une bourse octroyée par l'université de Princeton, là même où en octobre 1959, à la demande des autorités

académiques, Fidel Castro inaugurerait le séminaire *The United States & the Revolutionary Spirit* ; tout se rejoint. Concernant l'histoire des transferts intellectuels entre les États-Unis et la jeune révolution cubaine, on ne possédait jusqu'à présent que les ouvrages de Rusell Jacoby, *The Last Intellectuals...* (2000) et Paul Hollander, *Political Pilgrims...* (1998), Rojas apporte donc sa pierre et la qualité scientifique est au rendez-vous. On voit défiler tous les intellectuels étasuniens qui prirent part à l'événement cubain. Le *Bottin* inclut, Waldo Frank, Carleton Beals, Charles Wright Mills, Michael Waltzer, Allen Ginsberg, Amiri Baraka, Susan Sontag, Norman Mailer, Irving Howe, Paul Sweezy, Leo Huberman, Paul Baran, T. Sulz, Eldrige Cleaver, Stokeley Carmichael, José Yglesias et Elisabeth Sutherland Martinez. C'est dire si on se trouve entre du beau monde ; la fine fleur des intellectuels engagés étasuniens des années 1960.

- 3 Tout en relevant les différences d'opinions dues à la génération, l'extraction sociale et la pensée, Rojas rappelle les représentations, les transferts et les (non)rencontres qu'a provoqués la Révolution cubaine aux États-Unis, et tout particulièrement à New York. Il remarque le peu de pertinence qu'eurent à La Havane ces débats pourtant élevés, et l'absence totale d'impact sur la désastreuse politique de Washington. Encore eût-il fallu approfondir ces deux aspects. Si on comprend que le bouillonnement intellectuel qui accompagna la Révolution était plus enclin à chercher dans son passé national des réponses aux questionnements que provoquait sa réalité présente, on peut s'interroger sur les raisons qui empêchèrent l'entourage de Kennedy de s'intéresser au débat newyorkais qui, lui, était capable de mesurer la nouveauté. Après tout, en France les services de l'État ne craignaient pas de lire les publications de l'éditeur Maspero sur le FLN et la révolution algérienne, avant d'engager les conversations d'Évian... pourquoi cela était-il impossible dans la grande démocratie américaine ? Existait-il un aveuglement primordial qui empêchait de le faire et qui conduisait la politique de Washington vis-à-vis de l'île ?
- 4 Le foisonnement des débats fut immense, à l'image de la richesse des questionnements de l'époque ; depuis Frederic Jameson qui affirmait que le capitalisme était sur le point de conquérir deux régions qui lui étaient historiquement étrangères (le Tiers Monde et l'inconscient) jusqu'à l'apparition du processus de décolonisation dans ce qui devenait le Tiers Monde, en passant par le soutien et la solidarité des groupes afro-américains à la Révolution cubaine. Entre décolonisation et antiimpérialisme, les événements cubains semblaient, enfin, apporter une réponse valable face à la dégénérescence de l'État soviétique et son « socialisme » bureaucratique héritier de l'État policier tsariste incapable de sortir du cauchemar stalinien. Quant à la gauche étasunienne, elle avait connu bien des avatars depuis les années 20 – son époque de splendeur –, et elle semblait trouver là l'éminence d'un débat qui paraissait annoncer un renouveau susceptible d'intégrer les États-Unis aux débats d'un monde à peine sorti de l'oppression sordide du maccarthysme et des revirements intellectuels des années 50. Parallèlement, dans ce monde englué dans la Guerre froide, des auteurs – et non des moindres – passèrent à côté de l'événement, tel Hannah Arendt qui en 1962 dans *On Revolution*, ne mentionnait pas la Révolution cubaine alors que la crise des missiles l'avait mise à la une de l'info...
- 5 Rojas est allé aux textes de l'époque, et cela est remarquable, mais on le sent cependant mal à l'aise au moment d'évaluer à sa juste valeur la diversité des lectures et les nuances des nombreuses analyses des différents courants de la gauche newyorkaise, notamment quand il s'agit d'aborder la richesse des débats, des opinions et des analyses

qu'offre *Monthly Review*, d'abord sous la plume d'Huberman et de Sweezy puis de tous ceux qui y collaborèrent en tentant d'appréhender la nouveauté et sa portée réelle. Trop enfermé dans la relation Cuba-États-Unis, Rojas ne les intègre pas dans le débat global qui caractérise une époque qui va du XX<sup>e</sup> Congrès du PCUS à la divergence chinoise en passant par la tentative européenne de renouveler ses relations non seulement avec ses ex-colonies mais aussi dans le cadre d'une *realpolitik* vers l'est de l'Europe. On regrette aussi sa tendance à la dispersion quand il prétend analyser photographie, films, poésie et musique, créations qui jalonnent la relation entre des créateurs étasuniens, qui somme toute arrivent avec un regard très yanqui, et une culture caribéenne et un passé historique dont en fait, ils ignorent tout. Il semble que l'ébullition d'une époque très productive et riche en débats d'idées a quelque peu débordé l'auteur qui a du mal à analyser l'abondance et la diversité des positions, et se contente parfois de trop de citations. On regrette aussi que plus qu'étudier les analyses de l'époque, les transferts d'idées et les dialogues (même interrompus), au final l'ouvrage tend, en se servant des écrits critiques ou des ruptures, à vouloir démontrer et construire une affirmation unilatérale de soviétisation du régime cubain sans en marquer les très nombreuses différences, ne serait-ce que pour des raisons culturelles évidentes.

- 6 On est tout aussi gêné par une écriture qui rappelle l'origine juive de certains intellectuels. Pratique culturelle peu compréhensible de ce côté-ci de l'Atlantique, généralement admise de l'autre côté ? ou besoin supposé d'un surplus d'information dont on perçoit mal le sens ?
- 7 On sait gré à l'auteur d'avoir exhumé toutes ces productions intellectuelles, témoins d'une époque particulière, et on lira donc avec intérêt l'ouvrage qui s'intègre parfaitement à l'histoire des transferts intellectuels, tout en considérant qu'il offre une introduction aux très riches problématiques d'une période mais que celles-ci doivent être prolongées par des études plus systématiques et ordonnées en les réintégrant dans le contexte d'alors. Voici donc un ouvrage qui est le bienvenu puisqu'il ouvre de nouvelles perspectives à la recherche.

---

## AUTEUR

ALVAR DE LA LLOSA

Professeur en civilisation latino-américaine, Université Lyon 2 (LCE, EA 1853)